



HAL
open science

Rester sur le seuil. approche analytique de quelques œuvres religieuses du bas Moyen Âge anglais

Guy Bourquin

► **To cite this version:**

Guy Bourquin. Rester sur le seuil. approche analytique de quelques œuvres religieuses du bas Moyen Âge anglais. Marges/Seuils, May 2002, Nancy, France. pp.021-030. hal-04689392

HAL Id: hal-04689392

<https://hal.science/hal-04689392v1>

Submitted on 5 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guy Bourquin
Nancy-Université

Rester sur le seuil
Approche analytique de quelques œuvres religieuses
du bas Moyen Age anglais

« ...Tu l'as hissé dans le langage
Car les humains n'ont pas d'autre lumière... »
(Jean Grosjean, *Les Parvis*, 2003)
[adressé au Père à propos du Fils]

Le mot « seuil », thème quelque peu énigmatique de ce colloque, servira ici d'outil d'analyse, tantôt en tant que pointeur d'un concept à préciser, tantôt comme mot libre¹ avec sa polysémie, son histoire, ses ramifications culturelles. Nous cernerons à sa lumière – voire à contre-jour de sa lumière – certains jeux d'ombre dans quelques œuvres mystiques du bas moyen-âge anglais.

1. Césure, sas, frontière, seuil

Le concept de seuil est lié à celui de frontière, celui de frontière à ceux de sas et de césure.

En topologie, parler de frontière c'est briser l'unité d'un espace, rompre l'homogénéité d'un ensemble, distinguer deux entités en lieu et place d'une seule, fixer le lieu où s'effectue la séparation. C'est,

¹ Par « mot libre » nous entendons le mot saisi dans la gangue et la diversité de ses emplois culturels, c'est-à-dire qui ne fait pas l'objet d'une définition contraignante (de type logico-conceptuel ou scientifique) préalable à son emploi. Le mot demeure libre tant que, parallèlement à des contraintes définitoires, il continue néanmoins de vivre culturellement la diversité d'autres emplois.

dans le même temps, constater (ou postuler) la contiguïté des deux entités disjointes. En schéma :

$$A \quad \Leftrightarrow \quad a, b \quad \Leftrightarrow \quad a - f - b$$

NB : **A** = l'espace avant fragmentation ; **a** et **b** = les entités distinguées ; **f** = le lieu de séparation.

Etre contigu ne signifie pas nécessairement être-en-affinités-avec. Le passage de **a** à **b** peut être soit progressif soit brutal. Dans le premier cas, la frontière est un sas ; dans le second, une césure. La frontière-sas a une épaisseur, elle inclut un peu des propriétés de **a**, un peu des propriétés de **b**. La frontière-césure, au contraire, est vide. En formule :

$$(1) \quad f = a \frown b, \quad \text{d'où} : a - (a \frown b) - b \quad (= \text{sas})$$

$$(2) \quad f = 0^*, \quad \text{d'où} : a - (0^*) - b \quad (= \text{césure})$$

Un seuil est une espèce particulière de frontière. Qu'il soit sas ou césure, il implique une **orientation**. L'une des deux entités (**a** ou **b**) est provisoirement relativisée, mise entre parenthèses. Demeurent en présence la frontière et l'entité restante. La formule **a - f - b** devient *soit* : **(a →) f → b**, *soit* : **a → f (→ b)**.

2. Polysémies

En tant que « mots libres » de leurs langues respectives, fr. « seuil » et angl. « sill », « threshold » trahissent, dans leurs origines et leurs usages, un flottement à prendre en compte. Etymologiquement, tous les trois font problème : chacun résulte de la contamination des sens de vocables phonétiquement proches. « Seuil » fusionne lat. *solum* (= « sol ») et lat. *solea* (= « plante du pied, sandale »).¹ Le mot désigne d'une part la pièce de charpente posée horizontalement au niveau du sol comme soutien d'autres composants d'un édifice, et il est d'autre part ce qu'on foule aux pieds en arrivant. « Sill »,² dont l'origine demeure obscure, est le plus souvent relié d'un côté à la racine de poutre de fondation ou de renflement, de l'autre à celle de plante du pied, sandale. Quant à « threshold », dont les variantes dialectales sont légion,³ il réunit et/ou confond, selon les cas,

¹ v. TLF, Dubois s.v.

² v. NED, DED s.v.

³ v. DED s.v.

les sens de « thresh » (= initialement : « tread, trample »), de dial. « (th)rush » (= joncs qu'on dispose sous les pieds de l'hôte, en son honneur), peut-être aussi (?) de « through », et son second élément hésite entre « (w/h)old », « wood », « (w)(a/o/u)rt » et autres formes dont il est à ce stade (à l'exception peut-être de « wood » ?) difficile de tirer parti. Les variantes témoignent, néanmoins, de la vie culturelle du terme.

Le trait [**orienté**] est en réalité ambigu. L'orientation est horizontale et/ou verticale. 1) Horizontalement, on va du dehors vers le dedans (ou l'inverse), mais avec deux valeurs simultanées contradictoires : le *transit* VS la *traverse*, autrement dit *à-travers* VS *en-travers* : on passe à (ou au) travers (de) ce qui est disposé en travers. 2) Verticalement, on va du dessous vers le dessus (ou l'inverse) : le seuil est ici soubassement, fondation, soutien, socle, mais aussi minimalité, minimum (admis ou requis). La conjonction de l'horizontal et du vertical définit le seuil comme **traverse fondatrice**.

Traverse **fondatrice**, donc, tout autant que traverse **traversée**.

De là se dégage une sorte d'aura culturelle du seuil : le seuil comme pause, le lieu où on fait halte, où on s'immobilise, le lieu où on attend – pour divers motifs :

- reprendre ses forces, son souffle
- se recueillir, se préparer
- politesse (le jeu subtil des conventions sociales)
- respect, crainte (sentiment d'indignité feint ou réel). L'indignité est de part et d'autre du seuil. Indignité de celui qui reçoit, n'ose pas faire entrer (le code de l'ancienne politesse japonaise). Indignité de celui qui arrive (ex. le Saint des Saints...). L'entrée peut aussi être interdite (Moïse et la Terre promise, le Paradis perdu...)

En bref, le seuil sera selon le cas :

- la limite à franchir pour entrer ou accéder
- la pause (halte) devant l'entrée
- la limite à ne pas dépasser (le seuil de tolérance) ou simplement infranchissable

3. Le seuil mystique

Ce que nous appelons ici « seuil mystique » s'apparente à la fois au seuil-halte et au seuil infranchissable.

Le problème de toute spiritualité teintée de mysticisme est de dire l'au-delà (i.e. l'être, l'union ou la fusion avec l'être) avec les mots de l'en-deçà (l'expérience quotidienne). Or l'au-delà (le **b** de **a – f – b**), pour un spirituel, est énigmatique, inconnaissable. Il est impossible de l'appréhender sur le mode sémiotique à partir de l'en-deçà : « Je ne sais pas **ce que** Dieu est, tout ce que je sais c'est **le fait** qu'il est » (*Vedanta*). La relation classique de signifiant à signifié, ou de signe à référent, se brouille.

S'y substitue ce que j'appelle le **travail de signifiante**, lequel consiste à rester – faute de clarté symbolique – obstinément sur le seuil : à piaffer (cf. angl. « *threshold* », fr. « solade ») sur le seuil, à piétiner le seuil, à fouler, fouiller, fouailler le seuil, en exhumer les parcelles les plus infimes, les scruter, les grossir comme au microscope, les jouer, les mettre en turbulence. Transformer le seuil. Tous les détails acquièrent une autonomie sauvage : le sas contiendrait-il des parcelles d'au-delà ? Le travail de signifiante est **poétique** : en se ressourçant sans cesse en soi-même l'en-deçà lentement se reconstruit comme **seul** au-delà. La consolidation du seuil se substitue au mirage de la demeure.

Le travail de signifiante, chez les spirituels de sensibilité bernardo-franciscaine (courants dits de la *Devotio moderna*), se traduit par une fixation forte sur les actes, les paroles et le corps du Christ, seule trace concrète, existentielle, du mystère doctrinal, ressentie comme seuil d'un mystère insondable et devenue, à ce titre, source d'intuitions, de perceptions, de méditations, de sensations jamais satisfaites. Au XIV^e siècle, en Angleterre, chez Walter Hilton, Rolle of Hampole, Julian of Norwich, Margery Kempe, dans *Piers Plowman*, dans le *Cloud of Unknowing* ou dans les cycles du théâtre des Mystères, un corps est là, interjeté, traverse incontournable et intraversable. Les descriptions réalistes du Christ souffrant chez les prosateurs sont bien connues.¹ Au théâtre, la traverse somatique

¹ Voir en Annexe quelques extraits tirés d'une présentation de Claude Gauvin (1977).

occupe l'entier de la scène : le spectateur *contemple* ce que les prosateurs mystiques se sont contenté de décrire et surtout acteurs *et* spectateurs, en s'identifiant à ce corps malmené, **miment** dans l'ambiguïté leur énigmatique condition. L'émotion, certes, est profonde. Mais le jeu reste obstinément jeu, le seuil obstinément seuil.

Piers Plowman, pour sa part, est à la charnière des textes mystiques (et homilétiques) et de ceux du théâtre. Au terme de la *Vita de Dobet* (B.XVIII), le corps de Pierre le Laboureur se confond avec celui du Christ combattant. En outre la quête de *dowel* est elle-même un long et profond *labeur de signifiance*. Exhumé de l'intertexte catéchétique ([...] *bonum agere* [...]), ce signifiant opaque est re-traité, malaxé, puis *étiré* (comme le corps du Christ des prosateurs) en *dobet* puis *dobest* pour finir par changer de statut littéraire et donner – suprême étirement – son ossature tripartite à l'ensemble d'une œuvre muée par ce coup de force en *corps liturgique*.¹ Corps que les ré-écritures ont fait non plus corps lisse et homogène, mais corps flagellé, piétiné, pluriel : *corps à corps* entre désespoir humain et insaisissable au-delà.

Le corps à corps innerve aussi la pédagogie du *Cloud of Unknowing*. Corps à corps entre quête mystique et corps *étiré* du Christ, lieu de passage obligé, « [...] instrument de rédemption dans son extension, [...] référent central de tous les efforts d'extension du contemplatif [...] » (Tixier),² lequel peut être dit « co-extensus » là où Pierre le Laboureur est « co-crucifixus ». Le texte-corps (*bodely wordes*), dans son indétermination volontairement « bafouillante » (*blabbynge fleschely tonge*), ouvre sur un entre-deux, un *bitwix* (« milieu » dans la traduction de René Tixier)³ où cohabitent rien et tout.

Le passage suivant du *Cloud* apportera la transition entre lecture **explicative** (la thèse magistrale de R. Tixier)⁴ et lecture **analytique** (celle que nous préconisons et qui peut servir à expliciter à son tour la précédente) :

. . . wher anoper man wolde bid þee gader þi miȝtes & þi wittes
bodiliche wiȝ-inne þi-self, & worschip God þere – þof al he sey ful

¹ G. Bourquin 1978 (=1969), pp. 581-94.

² R. Tixier 1988, p. 591.

³ *Ibid.*, pp. 738-77.

⁴ v. réf. bibliographiques.

wel & ful trewly, 3e! & no man trewlier & he be wel conseiuid – 3it for feerde of disseite & bodely conceyung of his wordes, me list not byd þee do so. Bot þus wil I bid þee. Loke on no wyse þat þou be wiþ-inne þi-self, & schortly wiþ-outyn þi-self wil I not þat þou be, ne 3it abouen, ne be-hynde, ne on o side, ne on oþer. ‘Wher þan’, seist þou, ‘schal I be? **No3where**, by þi tale!’ ‘Now trewly þou seist wel; for pere wolde I haue þee. For whi no3where bodely is euerywhere goostly . . . & þof al þi bodely wittes kon fynde þer noþing to fede hem on, for hem þink it nou3t þat þou doste, 3e! do on þan þis nou3t, elles þat þou do it for Goddes loue. & lete nou3t, þerfore, bot **trauayle** besily in þat nou3t with a wakyng desire to wilne to haue God, þat no man may knowe. For I telle þee trewly þat I had leuer be so nowhere bodely, **wrastlyng wiþ þat blynde nou3t**, þan to be so grete a lorde þat I mi3t when I wolde be euerywhere bodely, merily pleiing wiþ al þis ou3t as a lorde wiþ his owne. . . . Reche þe neuer 3if þi wittys kon no skyle of þis **nou3t**; for whi I loue it moche þe betir . . . What is he þat clepiþ it nou3t? Sekirly it is oure utter man, & not oure inner. Oure inner man clepiþ it **Al** . . .¹

Le passage a été retenu – parmi bien d’autres du même type – pour le jeu de son écriture, le choix de certains de ses termes : l’opposition *nou3t* / *al*, *there* / *no3where*, les vocables *travayle* et *wrastlyng* ([...] *wrastlyng with that blynde nou3t*)...La grammaire est sollicitée presque au-delà de ses limites. Par exemple : « nulle part..., c’est là que je veux que tu sois », où *there* renvoie à un *no3where* qui sémantiquement l’exclut. La discrète violence faite aux relations déictiques introduit entre les deux termes un infini va-et-vient et subvertit du même coup la distinction homme intérieur / homme extérieur (spirituel / charnel) quelque peu artificiellement rappelée. Le mystique est ici possédé par le langage plus qu’il ne le possède.

Le mi-lieu (*bi-twix*) du *Cloud* est lieu du nulle-part et du partout. A peine pressenti, il doit être oublié . Le contemplatif se situe alors sur un seuil *vidé* face à des ténèbres infinies. C’est donc en tant que **manque** (« [...] darts of *longing* love [...] ») que le seuil se substitue ici à la demeure : le seuil **devient** désir, et l’exacerbation de ce manque met en tension *nou3t* et *Al*, le zéro de l’en-deçà et le total de l’*illusoire* au-delà. Le vide absolu rejoint la plénitude infinie – car tout

¹ *The Cloud of Unknowing and the Book of Privy Counselling*, ed. Phyllis Hodgson, EETS O.S. 218, 1944, rpt. 1958, p. 33. Les caractères gras sont de nous.

n'est qu'affaire de point de vue : la chair appelle « rien » ce que l'esprit appelle « tout ». Rien et tout ne sont que deux vocables posés sur l'in-fini. Or l'in-fini, par définition, échappe au total, l'excède et le nie toujours infiniment. Le tout est donc toujours à lui-même son propre seuil, son propre manque, son propre rien.

Et le seuil n'est plus qu'in-fini de désir, désir in-fini d'infini, illusoire infini en soif ludique de lui-même.

4. Mystique et langage : la double illusion

Il y a deux sortes d'illusoire : l'un est lié au jeu (cf. l'étymologie du terme : *in-ludere*, *in-lus-io* : entrée en jeu, mise en jeu), l'autre est pur mirage (ou pure spéculation). Du premier relève le *travail* de signifiante proprement dit ; du second, le sens ultime que le spirituel postule comme justification et terme de ce travail. Or la réalité mystique, parfois nommée « réalisme mystique » – qui mélange hyper-réalisme cru et surréalisme, mutuellement déstabilisateurs – n'est faite **que** de ce qui se passe sur le seuil, sur un seuil toujours à ré-inventer et qui n'est, paradoxalement, seuil **que de lui-même**.

La formule orientée $\mathbf{a} \rightarrow \mathbf{f} \rightarrow \mathbf{b}$ du § 1 ci-dessus est donc ici à ré-écrire

$$(a) \rightarrow (f) \curvearrowright \quad // \quad [(b) = (0^* \leftrightarrow ?)]$$

où l'interaction $(0^* \leftrightarrow ?)$ symbolise l'illusion (au sens 2), i.e. le vide fantasmé, et la flèche bouclée de \mathbf{f} , le travail du seuil indéfiniment reporté sur lui-même, **seule** réalité opérante (illusion au sens 1, pur jeu).

Le travail de signifiante est tributaire des énergies du réseau culturel du langage et des contaminations qui le sillonnent. Connaître à quoi joue et comment s'« illusionne » le mystique, c'est connaître du même coup ce à quoi joue et comment s'illusionne le langage. L'écriture mystique nous en apprend sur le langage au même titre que l'écriture poétique. Le mystique est, comme le poète, prisonnier du langage. Or le langage – quand il est authentiquement tel, i.e. livré à lui-même, libre – *est seuil*, rien d'autre que seuil, désespérément seuil. Il le doit à son ambiguïté, à sa constitutive ambiguïté, en report permanent sur elle-même. Le mystique croit se tourner vers le langage pour tenter de textualiser après coup l'indicible ou l'inconcevable ou

l'incommunicable de l'épreuve spirituelle, alors que tout au contraire c'est le langage qui entraîne le mystique à travers les labyrinthes de ses réseaux phoniques et sémantiques, les vertiges de ses résonances, jusqu'au cœur de l'(al)chimie cérébrale et du tressaillement de la vie.

Références bibliographiques

- Bourquin, G. 1978 (=1969), *Piers Plowman. Etudes sur la genèse littéraire des trois versions*, Paris, Honoré Champion, 2 vol, 945p.
- Bourquin, G. (1982), « The Dynamics of the Signans in the Spiritual Quest », in Marion Glasscoe ed., *The Medieval Mystical Tradition in England*, Univ. of Exeter, pp. 182-98.
- DED = Joseph Wright, *Dictionary of English Dialects*, 1898-1905.
- Dubois et al. (1969), *Nouveau dictionnaire étymologique*, Paris, Larousse.
- Gauvin, Cl. (1977), « Les mystiques et le théâtre religieux en Angleterre à la fin du moyen-âge », in *La Vie spirituelle*, n° spécial 622, tome 131, pp. 716-29.
- NED ou OED = *Oxford English Dictionary*.
- Tixier, R. (1978), *Mystique et pédagogie dans le Cloud of Unknowing*, Atelier de reproduction des thèses, Univ. de Lille III, 2 vol., 957 p.
- TLF = Paul Imbs, *Trésor de la langue française*, Nancy, CNRS, Editions Gallimard, 16 vol.

Annexe

Extraits traduits de R. Rolle of Hampole, Julian of Norwich et Margery Kempe, cités dans Gauvin (1977), pp. 720-3.

R. Rolle of Hampton

Ton corps est si sanglant, si malmené et si couvert de pustules; ta couronne est si pointue, qui repose sur ta tête ; ta chevelure vole dans le vent, agglutinée par le sang ; ta figure adorable est si pâle et si gonflée par les soufflets et les coups, les crachats ; le sang coulait, qui sèche à ma vue ; les Juifs t'ont rendu si horrible et repoussant que tu ressembles plus à un misérable qu'à un homme véritable. La croix est si lourde, si grande et si dure qu'ils ont mise sur ton dos si malmené [...]

Ton corps est si malade, si faible et si las par suite du grand jeûne que tu as fait et des coups et des soufflets que tu as reçus, que tu vas tout courbé, et triste est ton visage. La chair, là où repose la croix, est toute talée ; les cicatrices et les pustules sont pâles et bleues ; la douleur du fardeau est si grande qu'à chaque pas que tu fais elle te perce le cœur. Ainsi, dans cette lamentation et cette grande douleur, tu quittes Jérusalem pour aller à ta mort. [...]

Ah ! Seigneur, quel chagrin affligea ton cœur lorsque tu tournas les yeux vers ta mère. Tu la vis suivre parmi la grande foule ; comme une femme hors d'elle-même, elle se tordait les mains ; pleurant et soupirant, elle agitait les bras ; les larmes de ses yeux tombaient à ses pieds ; plus d'une fois elle tomba évanouie, si grande était la douleur qui frappait son cœur. [...]

Ils posent la croix à plat sur le sol, t'attachent les mains et les pieds avec des cordes solides et te placent sur elle. Ils t'étirent et t'allongent en largeur et en longueur par les mains et par les pieds et enfoncent les clous, d'abord dans une main, puis ils tirent dur et après enfoncent l'autre. Les clous étaient arrondis au bout pour faire éclater la peau et la chair ; ils percent tes mains et tes pieds avec des clous arrondis pour plus de souffrance. [...]

Quand tu fus attaché nu à un pilier et flagellé très cruellement ; ce fut une cruelle souffrance, car les bourreaux étaient forts et vigoureux et voulaient te tuer ; et ce fut long avant qu'ils fussent fatigués ; et les fouets étaient faits durs et solides, en sorte que tout ton corps n'était que blessures et il y avait plusieurs blessures en une, car les nœuds frappaient souvent à la même place et à chaque coup frappaient plus profond. [...]

Julian of Norwich

Après ceci, Christ me fit voir une partie de sa Passion, peu avant sa mort; je vis ce doux visage pour ainsi dire sec et vidé de son sang par la pâleur de la mort, puis, devenant d'une pâleur plus mortelle, languir et prendre une couleur bleuâtre, couleur de la mort, qui se fit plus foncée à mesure que la chair prenait l'aspect de la mort. [...]

Je compris que la soif était causée par le manque d'humidité dont souffrait le corps, car la chair et les os sacrés étaient complètement vidés de sang et de liquide. Pendant un long, long temps, le corps sacré se vida de son sang par les blessures béantes des clous, causées par la lourdeur de la tête et le poids du corps. Le vent qui soufflait dehors le dessécha et le froid le tortura plus que toute autre souffrance. [...]

A cause de la tendresse de ses douces mains et de ses doux pieds, de la taille, de la dureté et de la méchanceté des clous, les blessures s'agrandirent et le corps s'affaissa sous le poids resté longtemps suspendu, la tête ballant, percée et serrée par la couronne, toute couverte de sang séché, sa douce chevelure collée, la chair desséchée attachée aux épines et les épines attachées à la chair mourante. [...]

Les grandes gouttes de sang tombaient de dessous la couronne comme des boulettes, comme s'il sortait des veines ; et, en sortant, il était rouge brun, car le sang était très épais ; puis, en se répandant, il était rouge vif et, quand il arrivait aux sourcils, alors il disparaissait.

Margery Kempe

Puis elle vit avec son œil spirituel comment les Juifs attachaient des cordes à l'autre main, car les muscles et les veines étaient tellement rétrécis par la douleur qu'ils n'atteignaient pas le trou qu'on avait fait pour cela et ils la tirèrent donc pour la faire correspondre avec le trou.

Et de nouveau elle les vit saisir la croix avec le corps de Notre Seigneur attaché dessus et faire grand bruit et grand cri ; puis ils soulevèrent la croix à une certaine distance du sol et ensuite ils la laissèrent tomber dans la mortaise.